

Introduction

Sartre, vu de l'Ouest, vu de l'Est

Sartre vs Milosz : une « pensée captive » ?

Je suis tombée un peu par hasard sur cette émission de Radio Liberté, réalisée à Moscou en juin 2017¹. Elle avait pour thème les essais que Czeslaw Milosz, poète et essayiste polonais né en Lituanie, avait écrits à Varsovie pendant l'occupation allemande et qui venaient d'être traduits en russe. La journaliste Éléna Fanaïlova souhaitait débattre à cette occasion « des stratégies des acteurs de la culture pendant une catastrophe historique », et elle interrogeait entre autres Dmytro Bilyï, un historien qui, à cause de la guerre déclenchée par le Kremlin en Ukraine en 2014, avait quitté Donetsk – ville en plein dans la zone des combats – pour Lvov, à l'autre extrémité de l'Ukraine.

Dmytro Bilyï assurait – c'est cela qui m'a accrochée – que les livres de Milosz, en particulier *Une autre Europe* paru en 1959, lui avaient sauvé la vie, et il opposait cet auteur à Sartre, de six ans plus âgé. Selon lui, ces deux Prix Nobel de littérature avaient, suite à leurs parcours personnels, deux conceptions différentes de la Seconde Guerre mondiale. Plus généralement, Sartre considérait la vie comme « un festival » sur lequel l'intellectuel peut influencer, alors que Milosz, ayant vu un monde disparaître sous ses yeux, comprenait que l'intellectuel, impuissant, ne peut qu'observer. Dmytro Bilyï ne rappelait pas que Milosz avait été confronté à plusieurs invasions : celles de la Pologne par l'Allemagne nazie, puis par l'URSS, en 1939 ; celles de la Lituanie par l'URSS en 1940, puis par l'Allemagne nazie en 1941. Mais l'historien ukrainien opposait implicitement la légèreté de Sartre, inconscient des ruptures de l'histoire, à la gravité de Milosz, témoin d'un « cataclysme en Europe de l'Est », et il soulignait être plus proche de la façon qu'avait Milosz de penser la vie, l'histoire et le rôle d'un intellectuel.

Éléna Fanaïlova allait dans le même sens : par ses thèmes – l'homme dans l'histoire, l'identité, la dignité, l'exil et l'émigration, la collaboration et la résistance des écrivains et, donc, leur responsabilité –, Milosz restait « un penseur actuel » pour les « intellectuels de Russie et d'Europe de l'Est », confrontés à des défis politiques tels que « les rapports avec les autorités, le populisme de droite et le nationalisme ». Sartre que je relisais alors assez paresseusement avait aussi abordé certains de ces sujets, mais il ne restait pas grand-chose de son œuvre, me semblait-il, et, en tout cas, rien qui puisse,

1. « Okkupacionnye èsse », Radio Svoboda, 11 juin 2017, [<https://www.svoboda.org/a/28523337.html>], écouté le 22 juillet 2018.

sinon « sauver la vie », du moins aider à vivre cet historien ukrainien forcé par la guerre de quitter sa région natale. Sartre s'était laissé séduire, de loin, par ce que Milosz avait fui, et sans doute n'avait-il su penser ni le totalitarisme, ni l'impérialisme soviétiques, que le Polonais avait vus à l'œuvre, analysés et dénoncés.

La critique, voire le rejet, de Sartre par des intellectuels d'Europe centrale et orientale n'est pas un phénomène nouveau. L'éditeur François Maspero a ainsi raconté comment, en 1992, un philosophe roumain lui avait demandé de faire une conférence à Bucarest, et lui avait précisé :

« “Ce qui compte pour nous, c'est que vous nous expliquiez comment, tandis qu'ici nous souffrions sous le totalitarisme, vous, en France, vous pouviez éditer des théoriciens totalitaires comme Che Guevara et Althusser, ou admirer des complices du totalitarisme comme Jean-Paul Sartre.” Gloup² ! »

Maspero n'a pas vraiment précisé le sens de son « gloup » qui accompagnait un double renversement de statut : des intellectuels français se pensant progressistes se retrouvaient accusés d'avoir soutenu un « totalitarisme » ; Sartre, longtemps vu comme un modèle, était désigné comme « complice » de ce « totalitarisme ». L'éditeur s'est montré plus précis quelques pages plus loin, en remarquant qu'à Bucarest « il arrivait toujours un moment où Sartre, comme le raton laveur, revenait dans la conversation pour tout gâcher » :

« Sartre, pour nos amis roumains [...], était celui qui avait écrit qu'“un anticommuniste est un chien”. Donc celui qui, forcément, les avait traités, eux les victimes du communisme, de chiens. Pour moi, [...], le Sartre de mes vingt ans était celui qui m'avait appris à réfléchir à la liberté, la nôtre et celle des autres : celui que *L'Humanité* traitait de “hyène dactylographe”, à l'époque des procès staliniens³. »

La formulation pourrait laisser entendre que Sartre s'est opposé aux procès staliniens ; il n'en a rien été.

Quelques décennies plus tôt, le philosophe français suscitait déjà une ironie mêlée de mépris chez certains intellectuels d'Europe centrale et orientale. Ainsi, l'écrivain hongrois Sándor Márai note froidement que, « dans l'année qui suivit la fin de la Seconde Guerre mondiale, d'innombrables ouvrages consacrés à l'“engagement” de l'écrivain virent le jour dans les pays occidentaux » :

« La plupart d'entre eux envisageaient d'un point de vue marxiste la littérature et la tâche de l'artiste au sein de la lutte des classes. L'un de ces livres parvint même jusqu'à Budapest. Écrit par Sartre, il m'apprit que je n'étais pas libre – tout simplement parce que l'ère de la société sans classes n'était pas encore arrivée. Lecture fort instructive par les temps qui couraient⁴. »

Au même moment, les communistes hongrois décrétaient que la majorité des œuvres littéraires était bourgeoise, donc « nuisible⁵ ».

Un même rejet, certes plus tardif, se remarque chez d'anciens Soviétiques. Le pianiste russe Mikhaïl Rudy avait 23 ans lorsque, le 15 décembre 1976, il a

2. MASPERO François, *Balkans-Transit*, Paris, Le Seuil, 1997, e-book.

3. *Ibid.*

4. MÁRAI Sandor, *Mémoires de Hongrie*, Paris, Albin Michel, 2004, e-book.

5. *Ibid.*

demandé l'asile politique à la France. Il y a poursuivi une carrière brillante, tout en fréquentant des dissidents émigrés. En 2018, il se rappellera que Sartre « venait souvent en Union soviétique, et nous, on ne comprenait pas » : « Il nous donnait des leçons, qu'on devait être très heureux dans le pays du socialisme. Parmi les contestataires, on ne l'aimait pas du tout. C'était comme un décalage culturel⁶. »

Une rupture essentielle entre les deux Europes s'affiche dans ce rapport à Sartre, c'est-à-dire aussi dans le rapport à l'URSS et au projet communiste.

Un intellectuel manipulé par l'URSS?

En Occident, l'auteur de *La Nausée* a été le maître à penser d'une génération au moins, et il a été perçu comme une certaine incarnation de son époque : il aurait été le « contemporain capital », selon Jean-Marie Le Clézio⁷, un « homme-siècle », pour Bernard-Henri Lévy⁸. En 1976 déjà, le journaliste Bertrand Poirot-Delpech estimait que le « trajet politique » du philosophe servait « de symbole, sinon d'exemple, pour l'ensemble de l'intelligentsia depuis cinquante ans : de l'héritage bourgeois à la bohème anarchisante, et du bout de chemin avec les communistes à la radicalisation finale dans la violence "maoïste"⁹ ». Or le « bout de chemin avec les communistes » pose la question des relations avec le pouvoir soviétique, et, dans la France d'après 1945, cette question a divisé comme nulle autre les intellectuels français, à commencer par Sartre, Merleau-Ponty, Camus et Raymond Aron¹⁰.

Pendant une quinzaine d'années à partir de 1952, malgré des hauts et des bas, Sartre a revendiqué ses liens avec l'URSS et véhiculé des éléments du discours de celle-ci, tout en entretenant avec le PCF des relations complexes, variables, mais souvent mauvaises. La fascination que l'URSS a suscitée chez certains intellectuels occidentaux dans les années 1920 et 1930, une fascination se concrétisant parfois, voire s'expliquant, par des voyages dans la « Patrie du socialisme », a déjà été bien étudiée¹¹ ; en revanche, elle demeure peu analysée pour la période d'après-guerre, même si le travail de François Hourmant a ouvert la voie, dès 2000, d'une part, à une étude synthétique portant sur une grande partie du xx^e siècle et, d'autre part, à des comparaisons fructueuses entre les voyages en URSS, à Cuba et en Chine¹².

6. « Une journée particulière », France Inter, 16 septembre 2018, vers 50'40", [<https://www.franceinter.fr/emissions/une-journee-particuliere/une-journee-particuliere-16-septembre-2018>], écouté le 22 juillet 2019.

7. WINOCK Michel, *Le Siècle des intellectuels*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 401.

8. LÉVY Bernard-Henri, *Le Siècle de Sartre*, Paris, Grasset, 2000, p. 101.

9. POIROT-DELPECH Bertrand, « Comment on devient Sartre », *Le Monde*, 27 octobre 1976.

10. ARON Raymond, *Le Spectateur engagé*, Paris, Julliard, 1981, p. 169-170.

11. Voir notamment MAZUY Rachel, *Croire plutôt que voir ? Voyages en Russie soviétique (1919-1939)*, Paris, Odile Jacob, 2002 ; COEURÉ Sophie, *La Grande Lueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique. 1917-1939*, Paris, Le Seuil, 1999 ; COEURÉ Sophie et MAZUY Rachel, *Cous de fil rouge. Voyages des intellectuels français en Union soviétique*, Paris, CNRS Éditions, 2012 ; DAVID-FOX Michael, *Showcasing the Great Experiment. Cultural Diplomacy and Western Visitors to the Soviet Union, 1921-1941*, New York, Oxford University Press, 2012 ; STERN Ludmila, *Western Intellectuals and the Soviet Union, 1920-1940, From Red Square to the Left Bank*, Londres/New York, Routledge, 2007, e-book ; DMYTRYCHYN Iryna, *Le Voyage de Monsieur Herriot. Un épisode de la Grande Famine en Ukraine*, Paris, L'Harmattan, 2018 ; KOCH Stephen, *La Fin de l'innocence. Les intellectuels d'Occident et la tentation stalinienne*, Paris, Grasset, 1994 ; KUPFERMAN Fred, *Au pays des Soviétiques. Le Voyage français en Union soviétique 1913-1939*, Paris, Tallandier, 2007.

12. HOURMANT François, *Au pays de l'Avenir radieux. Voyages des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine populaire*, Paris, Aubier, coll. « Le Grand Livre du mois », 2000.

Explorer les relations de Sartre et de l'URSS est d'autant plus prometteur que le philosophe a créé et incarné la théorie de l'engagement : pour lui, chacun a la responsabilité de changer le monde et doit agir en ce sens ; chacun est responsable de ses actes et sera jugé sur ceux-ci. La question est donc légitime : avec l'URSS, pour quoi Sartre s'engageait-il et avec qui ? Elle est d'autant plus pertinente que Simone de Beauvoir assurera au début des années 1970 n'avoir pas su « ce qui se passait réellement en URSS et dans les démocraties populaires ». La romancière ajoutera toutefois :

« Même si on n'y voit pas très clair, on est obligé de prendre parti : cela ne va pas sans des hésitations et des erreurs. Quant à nos relations avec le Parti communiste et les pays socialistes, j'ai suivi Sartre dans ses fluctuations. Par moments s'imposait à nous avec une fulgurante évidence le refus de certains scandales : les camps soviétiques, les procès de Rajk et de Slansky, Budapest¹³. »

Le reste du temps... Or, dans un livre consacré aux rapports des intellectuels occidentaux à l'URSS dans les années 1920-1940, la chercheuse Ludmila Stern explique que Moscou avait créé et perfectionné des moyens pour influencer, orienter et manipuler des Occidentaux sans que ceux-ci en aient toujours conscience : l'objectif était de les inciter à adopter les mythes soviétiques et à agir au profit de l'URSS. Les archives démontrent aussi, poursuit Ludmila Stern, que ces intellectuels occidentaux étaient loin d'être tous désintéressés¹⁴.

Le cas de Sartre offre un exemple, pour les années 1950 et 1960, de la manipulation consentie d'un intellectuel occidental par l'URSS, et des procédés que celle-ci a employés. L'URSS a d'abord mis en branle deux structures pour séduire et instrumentaliser le philosophe : le Mouvement de la paix – en jouant sur la peur réelle que Sartre avait d'une nouvelle guerre – et l'Union des écrivains, puisque l'auteur des *Mains sales* aimait les contacts avec les auteurs « russes » – en fait, soviétiques – et qu'il mesurait mal le degré de leur soumission au pouvoir. Suivront les voyages, tentants pour un homme et un couple parcourant le monde avec plaisir, et l'histoire d'amour, qui incitera le philosophe à multiplier ses séjours en URSS, mais l'aidera aussi à comprendre certaines réalités locales. Au passage, d'autres moyens auront été déployés : le recours aux mythologies russes et/ou révolutionnaires ; la flatterie, le statut accordé et l'importance reconnue ; une certaine générosité matérielle dont Sartre n'a pas été dupe : il avait d'autres motivations. Ces procédés ont nourri et encouragé les imaginaires du philosophe autour de cette URSS qu'il n'a pratiquement jamais appelée que « la Russie », en affichant ainsi un premier contresens fondamental.

Moscou n'a toutefois pas eu recours, pour Sartre, à l'un de ses moyens courants de séduction : la parution des œuvres en russe. Avant 1991, seuls trois livres de l'écrivain ont été publiés en URSS : sa pièce *Nekrassov* (sous le titre *La Vérité seulement*) en 1956, *Les Mots* en 1966 et, en 1967, un recueil de six pièces dont certaines étaient déjà parues dans des revues. C'est tout. *L'existentialisme est un humanisme* a certes été traduit en 1953, mais ce texte, non disponible en librairie, était « distribué sur liste spéciale », c'est-à-dire qu'il était réservé aux idéologues professionnels. Les autres écrits philosophiques et romanesques n'ont pas été publiés, même si certains universitaires ont pu y avoir accès, et ce nombre réduit de parutions donne une indication concrète

13. BEAUVOIR Simone de, *Tout compte fait*, Paris, Folio, 1972, p. 43.

14. STERN Ludmila, *op. cit.*

du regard que les autorités soviétiques posaient sur le Français, en dépit des déclarations d'amitié. Sartre était donc connu en URSS essentiellement par son théâtre et par son qualificatif d'« existentialiste », le reste de ses œuvres majeures n'étant publié en russe que dans les années 1990 et 2000. Quant à Simone de Beauvoir, deux de ses livres seulement – *Une mort très douce* et *Les Belles Images* – ont paru en russe pendant la période soviétique, tous deux en 1968, quand le pouvoir nourrissait peut-être encore l'espoir de faire revenir le couple.

En revanche, les prises de position prosoviétiques de Sartre ont été largement répercutées en URSS et dans le « bloc de l'Est » – qui n'avait rien d'un bloc homogène – pendant la période où le philosophe, parfois accompagné de Beauvoir, s'est rendu en URSS.

Une question encore peu étudiée

Ces années soviétiques de Sartre peuvent être cernées précisément : elles s'amorcent en 1952, l'année du Congrès des peuples à Vienne, mais aussi celle des deux premières parties de l'article « Les Communistes et la paix » et de la rupture avec Camus, trois événements liés, et elles se concrétisent à partir de 1954 par des voyages. Elles s'interrompent en 1956, après le XX^e Congrès du PCUS et l'écrasement du soulèvement de Budapest, reprennent en 1962 et se terminent, en ce qui concerne les voyages, en 1966, et, dans les discours, en 1968, lorsque les troupes du Pacte de Varsovie envahissent la Tchécoslovaquie : à l'Est comme à l'Ouest, l'espoir du « socialisme à visage humain » prend alors fin. La relation de Sartre à l'URSS a donc été tumultueuse : il s'est souvent enthousiasmé publiquement pour ce qui s'y passait, mais a aussi rompu les ponts avec ce pays à deux reprises. Néanmoins, l'URSS est longtemps restée pour lui un espoir et une utopie.

Entre 1954 et 1956, puis entre 1962 et 1966, Sartre s'est rendu onze fois en URSS pour des séjours allant de quelques jours, voire quelques heures, à plus d'un mois, et il y a développé de nombreux liens personnels, notamment avec Léna Zonina à laquelle il a dédié *Les Mots* et avec laquelle il a eu une liaison. Le plus souvent, il était invité par l'Union des écrivains et, à chaque voyage, il rencontrait des auteurs soviétiques dont certains, pensait-il, étaient devenus des amis et qu'il revoyait en Occident lors de congrès de la paix ou de rencontres de la Communauté européenne des écrivains (COMES).

La question des rapports de Sartre à l'URSS et aux cercles culturels soviétiques n'a pourtant été que peu étudiée¹⁵. Ainsi, Annie Cohen-Solal, autrice en 1985 de la première biographie du philosophe¹⁶, note le stupéfiant tournant de Sartre qui, de 1952 à 1956, défend l'URSS envers et contre tout, mais elle ne s'attarde, un tant soit peu, que sur le premier voyage, et n'explore donc guère – faute de sources disponibles à l'époque – ce que l'écrivain a fait en URSS. Elle supervise en 1991 la parution d'un album iconographique sur Sartre pour la Quinzaine de la Pléiade¹⁷, mais le *Bulletin d'information du Groupe d'études sartriennes* relève à juste titre que « les rapports de Sartre avec les États-Unis [y] sont un peu plus abondamment illustrés que ceux qu'il

15. NDA : Je ne fais pas un état des publications sur Sartre, bien trop nombreuses pour être ici recensées. Je n'en signale que quelques-unes, particulièrement marquantes par la façon dont elles abordent, ou pas, la « question soviétique ».

16. COHEN-SOLAL Annie, *Sartre*, Paris, Gallimard, 1985.

17. COHEN-SOLAL Annie, *Album Jean-Paul Sartre*, Paris, Gallimard, 1991.

entretint avec l'URSS¹⁸ ». De fait, que montre cet album des voyages en URSS ? Le prosateur Constantin Simonov accueillant Sartre et Beauvoir, puis Khrouchtchev recevant en Géorgie une délégation de la COMES en 1963 ; une photographie à Tbilissi, Zonina étant la seule personne identifiée ; une autre en Lituanie, faussement datée de 1964, où, là encore, Zonina est la seule Soviétique identifiée ; une du « Congrès des écrivains de Moldavie », où Sartre se trouve entre Léna Zonina et Ariadna Shalar, autrice surtout de livres pour enfants. Un peu plus loin, une photographie avec Ilya Ehrenbourg en 1965 ; un peu avant, un petit cliché où Constantin Fédine et Boris Polévoï ne se distinguent guère.

La disparition de l'URSS et l'ouverture des archives n'ont pas fondamentalement modifié la situation, même si des extraits des rapports rédigés par Zonina sur Sartre ont été traduits et publiés dès 1990¹⁹, ce qui a aidé les Occidentaux à prendre conscience de la surveillance dont l'écrivain avait fait l'objet. En juin 1999, Éléna Galtsova et Serge Zenkine participent à un colloque du Groupe d'études sartriennes. La première présente une communication intitulée « Aspects de la réception du théâtre de Sartre en URSS²⁰ », et elle rédigera par la suite quelques textes sur les rapports de Sartre à l'URSS, sans toutefois y explorer les logiques et les parcours des interlocuteurs soviétiques du Français. La même année, l'historien Michel Winock accorde beaucoup d'attention à Sartre dans *Le Siècle des intellectuels*, mais n'y mentionne, rapidement, que le premier voyage en URSS²¹.

En 2000, Bernard-Henri Lévy déplore, dans un livre qui fit couler beaucoup d'encre, l'engagement de Sartre aux côtés de l'URSS et des communistes, mais les voyages en URSS sont résumés en moins de dix pages et seulement par ce que Sartre en a dit²². En 2002, un ouvrage passionnant, mais non dépourvu d'imprécisions, voire d'erreurs, est publié par l'Institut Gorki de littérature mondiale à Moscou : il regroupe d'assez nombreuses archives concernant Sartre et d'autres écrivains français ayant voyagé en URSS²³. Néanmoins, dans un livre de 2004, Ian Birchall traite encore des rapports entre Sartre et « le stalinisme » sans pratiquement aborder les contacts que l'écrivain avait en URSS, le « stalinisme » semblant en outre se confondre, pour ce spécialiste américain des intellectuels français, avec le « soviétisme », toutes époques confondues²⁴. En 2004 toujours, le *Dictionnaire Sartre* qui inclut environ 800 notices en consacre une à Zonina et cinq seulement à des écrivains russes : Brodski, Dostoïevski, Ehrenbourg, Pasternak et Soljénitsyne. Parmi ces cinq, Ehrenbourg est le seul à avoir rencontré Sartre²⁵.

L'année suivante, Jean-Luc Moreau publie *Sartre, voyageur sans billet*, et ce titre renvoie aux voyages que le philosophe entreprenait parce qu'une structure étatique

18. *Bulletin d'information du Groupe d'études sartriennes*, n° 5, juin 1991, p. 33.

19. La première publication de ces extraits est en italien : BÉRARD Ewa, « I viaggi di Sartre in URSS », in Marcello FLORES et Francesca GORI (dir.), *Il mito dell'URSS. La cultura occidentale e l'Unione Sovietica*, Milan, Fondation Feltrinelli, FrancoAngeli, 1990, p. 389-400. Puis vient une publication en français : BÉRARD-ZARZYCKA Ewa, « Sartre et Beauvoir en URSS », *Commentaire*, n° 53, printemps 1991, p. 161-168.

20. *Bulletin d'information du Groupe d'études sartriennes*, n° 12, juin 1998, p. 65.

21. WINOCK Michel, *op. cit.*, p. 500.

22. LÉVY Bernard-Henri, *op. cit.*, p. 433-441.

23. Institut mirovoj literatury im. A. M. Gor'kogo RAN, Federal'naja arxivnaja služba Rossii et RGALI, *Dialog pisatelej. Iz istorii ruskko-francuzskix kul'turnyx svjazej XX veka 1920-1970*, Moscou, IMLI RAN, 2002.

24. BIRCHALL Ian H., *Sartre against Stalinism*, New York/Oxford, Berghahn Books, 2004.

25. NOUDELMAN François et PHILIPPE Gilles (dir.), *Dictionnaire Sartre*, Paris, Honoré Champion, 2004.

l'invitait « pour s'en servir comme agent de propagande²⁶ », par opposition aux voyages uniquement touristiques. Mais si l'auteur regrette les « errements » de Sartre face à l'URSS, il n'utilise pas les archives soviétiques et lui aussi ne s'attarde réellement que sur le voyage de 1954 et les déclarations qui l'ont suivi. En 2005 toujours, Sophie Coeuré résume les voyages de Sartre « au pays des soviets » et cite deux extraits des rapports traduits de Zonina, mais dans un article bref, comportant des erreurs factuelles²⁷. Carole Seymour-Jones a eu accès, pour son livre publié en 2008, aux lettres de Sartre à Zonina, ainsi qu'aux rapports rédigés par celle-ci sur le Français, toutefois elle se concentre sur leur relation amoureuse²⁸. En outre, ne lisant pas le russe, elle n'a pas consulté d'autres documents des archives russes, ce qui entraîne, là aussi, quelques erreurs²⁹.

En 2018, dans l'*Album Simone de Beauvoir*, Sylvie Le Bon s'appuie sur les mémoires de Beauvoir pour aborder en trois pages – sur plus de 200 – les voyages en URSS « de 1962 à 1966 », les précédents n'étant pas évoqués. Sur ces trois pages, une photographie de l'autrice des *Mandarins* avec Zonina, « une des interprètes soviétiques attribuées à Sartre et Simone de Beauvoir³⁰ », le cliché avec Khrouchtchev et d'autres auteurs à Gagra en 1963, celui sur les dunes de Nida en 1965. C'est tout. Des noms sont cités : ceux de Tvardovski, Ehrenbourg, Simonov, Voznessenski, Evtouchenko. Celui, aussi, de Soljénitsyne qui « refuse de [...] rencontrer » le couple³¹. Des lieux sont mentionnés : « l'immensité russe, l'Ukraine, la Crimée, la Géorgie, l'Estonie, la Lituanie », Moscou et Leningrad, bien sûr³². François Noudelmann s'appuie largement, dans *Un tout autre Sartre*, paru en 2020³³, sur les lettres du philosophe à Léna Zonina, et peut ainsi bouleverser certaines interprétations stéréotypées, notamment sur la réalité des engagements de Sartre et sur le sérieux attribué à un homme qui, selon Noudelmann, était « léger, rêveur, rieur³⁴ », mais « a voulu coller à son époque par culpabilité d'avoir été trop léger³⁵ ». Toutefois, ce livre non plus ne s'attarde pas sur les voyages en URSS et les contacts noués là-bas.

La question des transferts culturels transnationaux

Les raisons de ces quasi-silences sont simples : chaque chercheur a ses compétences, et les spécialistes de Sartre ne sont pas des spécialistes de la vie intellectuelle soviétique. L'inverse est vrai aussi, et ce livre ne se veut ni une nouvelle biographie du philosophe, ni une analyse approfondie de son œuvre, ni une prise de position sur les innombrables travaux de recherches qui lui ont été consacrés. Il souhaite, en revanche, repérer les méthodes, les discours, les structures et les personnes utilisés par l'URSS pour tenter de séduire, convaincre et instrumentaliser Sartre, et il examine les éventuelles réactions de celui-ci face à ces approches.

26. MOREAU Jean-Luc, *Sartre, voyageur sans billet*, Paris, Fayard, 2005, p. 292.

27. COEURÉ Sophie, « Sartre au pays des soviets », *L'Histoire*, n° 295, février 2005, p. 34-45, [<https://www.lhistoire.fr/au-pays-des-soviets>], consulté le 14 mars 2021.

28. SEYMOUR-JONES Carole, *A Dangerous Liaison*, Londres, Random House Book, 2008, e-book.

29. Notamment dans le récit du voyage de décembre 1962-janvier 1963.

30. LE BON DE BEAUVOIR Sylvie, *Album Simone de Beauvoir*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2018, p. 165.

31. *Ibid.*, p. 165.

32. *Ibid.*, p. 167.

33. NOUDEMANN François, *Un tout autre Sartre*, Paris, Gallimard, 2020, e-book.

34. *Ibid.*, p. 10-186.

35. *Ibid.*, p. 178-186.

Redonner des visages et des parcours aux Soviétiques qui étaient chargés d'avoir des contacts avec le philosophe et se situaient pour l'essentiel dans le champ littéraire et culturel permet aussi de retracer des chronologies et des panoramas de la vie intellectuelle, mais aussi politique et sociale soviétique, et de dégager l'impact du pouvoir, de ses violences et de ses tentations sur des existences dont les fragilités apparaissent alors, au-delà des paravents sociaux. En effet, ces Soviétiques habilités à recevoir et cotoyer Sartre étaient – y compris les plus hauts dirigeants du champ culturel – des « survivants » : ils avaient vu leurs collègues être arrêtés, déportés et exécutés sous Staline et, pour la plupart, avaient eux-mêmes frôlé un tel sort. Ce qui, quelques années plus tard, colorait leurs rapports au pouvoir poststalinien et à leurs hôtes occidentaux. Une représentation différente de la société soviétique se forme alors, tandis que se dessine une histoire un peu ratée des transferts culturels Est-Ouest. Écrire quelques pages d'une histoire transnationale des rapports interculturels implique, en effet, de dresser des parallèles et repérer des ponts, mais aussi des gouffres, entre les histoires intellectuelles française et soviétique.

Un problème apparaît, certes : la plupart des interlocuteurs littéraires de Sartre en URSS ne sont plus guère lus, ni en France, ni dans la Russie actuelle, alors qu'ils étaient des célébrités en leur temps et bénéficiaient d'énormes tirages. Cette littérature est aujourd'hui une Atlantide engloutie, même si un intérêt nouveau, plutôt historique et biographique, se remarque en Russie depuis une dizaine d'années³⁶. Ceci dit, toute une partie de l'œuvre de Sartre est, elle aussi, une Atlantide engloutie : si le nom de celui-ci demeure très connu en Occident, qui, chez les moins de quarante ans, lit encore ses textes à part *Les Mots*, *La Nausée* et, peut-être, quelques pièces ?

Fasciné par le marxisme, Sartre se voulait, face à la vie, un « joueur », comme le garçon de café qu'il décrit dans *L'Être et le Néant*³⁷, et il n'a pas pu ou pas voulu voir que ses interlocuteurs soviétiques avaient presque tous côtoyé l'enfer dans les décennies précédentes. Qu'ils étaient des « survivants ». Marqué en URSS par une violence sans limites, par la peur, les mensonges, les distorsions entre le dire et le faire, entre la pensée et le discours, le xx^e siècle a plongé les Soviétiques dans une terreur dont Milosz note qu'elle « n'est pas monumentale, comme l'imaginent les intellectuels occidentaux » : « Elle est basse, elle a le regard fuyant, elle détruit la consistance humaine et transforme les relations entre des millions d'hommes en des relations de chantage³⁸. » Sartre qui n'a pas repéré les renoncements, les idéologisations forcées, les violences subies et/ou exercées prétendra pourtant en novembre 1974 :

« ce qui, je l'espère, définit mon voyage sur cette terre, c'est mon engagement envers la liberté, le fait que tout ce que j'ai écrit, chaque action à laquelle j'ai pris part, est toujours né du besoin de souligner l'importance de la liberté, de la liberté réelle [...] »³⁹.

A-t-il défendu la liberté lorsqu'il rencontrait, dans un pays non libre, des écrivains qui ne pouvaient l'être ? A-t-il perçu l'ampleur du totalitarisme soviétique, triomphant sous Staline, puis vieillissant, amoindri, « végétarien » pour reprendre l'expression de la

36. « "Ja bilas' s molodymi ljud'mi, kotorye ob"jasnjali mne, kak bylo zdorovo v sovetskoe vremja" », 6 août 2017, [realnoevremya.ru], consulté le 5 août 2018.

37. SARTRE Jean-Paul, *L'Être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1943, p. 98-99, p. 125.

38. MIŁOSZ Czesław, *Une autre Europe*, Paris, Gallimard, 1964, p. 283.

39. GERASSI John, *Entretiens avec Sartre*, Paris, Grasset, 2011, e-book.

poétesse Anna Akhmatova, mais toujours sous-jacent ? Il ne semble pas avoir saisi non plus les rapports entre les peuples en URSS : *de facto*, le défenseur des luttes anticolonialistes a adopté une attitude assez impérialiste et russo-centrée, ce qui a blessé des Soviétiques non-russes, même si ceux-ci ne le lui ont guère montré.

Aveuglements idéologiques, ignorances, mélanges plus ou moins denses de prétention et de naïveté, déconnection du réel, voire manque d'intérêt pour ce réel, refus de signaler des réalités trop éloignées des mythes et des promesses : tout cela a caractérisé le rapport à l'URSS de nombreux intellectuels français, dont Sartre. Aujourd'hui encore, même si les faits sont connus, beaucoup d'Occidentaux ne semblent pas avoir pleinement réalisé ce qui s'est passé en Union soviétique. Ce passé conditionne pourtant toujours ce que les Russes, les Ukrainiens et les autres peuples post-soviétiques sont aujourd'hui. Au-delà du passé, c'est donc aussi des présents post-soviétiques et français qu'il est question en filigrane dans ce livre.

Choix méthodologiques et sources

Rétablir des faits, analyser leurs interprétations par les divers acteurs et retracer des parcours expliquant aussi ces diversités d'interprétation, le tout sans privilégier un système conceptuel aussi élégant soit-il, telle est la méthodologie choisie pour ce livre. Cette approche est d'autant plus délicate que, comme l'a souligné Hazel Rowley, Sartre et Beauvoir avaient peut-être comme « plus voluptueux plaisir » de « faire de leur vie un récit ». Ils étaient fascinés par ce que Sartre appelait « l'illusion biographique » : l'idée qu'une « vie vécue peut ressembler à une vie racontée⁴⁰ ». Certains de leurs textes autobiographiques contiennent donc des mises en scène, des semi-vérités, voire des mensonges, dont plusieurs exploseront au grand-jour après la mort du couple.

Cette recherche a impliqué de lire, en français et en russe, les œuvres des auteurs concernés, des souvenirs, des journaux intimes, des correspondances, d'innombrables quotidiens et revues. Pour ce faire, la bibliothèque historique et la bibliothèque nationale (ex-Lénine) à Moscou, tout comme les équivalents de celle-ci à Tbilissi et à Kiev (où l'accès à la presse soviétique a été particulièrement simple), ainsi que la BNF, la bibliothèque de l'INALCO et celle de l'université Rennes 2 avec ses riches fonds en littérature soviétique, ont été des lieux appréciés de lecture.

Ce livre n'aurait pas été possible sans l'accès à certains fonds d'archives. L'ouverture progressive de ceux-ci a été l'un des signes de la libéralisation du régime soviétique dès la fin des années 1980, et s'est accentuée dans plusieurs ex-républiques d'URSS après la disparition de celle-ci, même si des fonds – notamment, en Russie, ceux du KGB – sont restés résolument clos. Cette ouverture témoignait de la volonté, plus ou moins forte selon les lieux, de se pencher sur le passé récent et, en particulier, sur les crimes commis par le pouvoir soviétique et ses représentants contre des individus, des familles, des groupes sociaux et des peuples. Les fonds très riches et jadis très faciles d'accès des Archives d'État de Russie pour la Littérature et l'Art (RGALI) ont permis d'étudier des revues et des parcours individuels, ainsi que les organisations qui accueillaient Sartre – à commencer par l'Union des écrivains, objet d'un livre précédent⁴¹ – et les structures

40. ROWLEY Hazel, *Tête-à-Tête. The Tumultuous Lives and Loves of Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre*, New York, HarperCollins, e-books.

41. VAISSIÉ Cécile, *Les Ingénieurs des âmes en chef. Littérature et politique en URSS (1944-1986)*, Paris, Belin, 2008.

spécifiquement mises en place pour suivre les intellectuels occidentaux : c'est dans les dossiers de la Commission étrangère de l'Union des écrivains, que se trouvent certains des rapports détaillant les rencontres de Sartre avec ses interlocuteurs soviétiques.

En outre, si les Archives d'État de Russie pour l'histoire socio-politique (RGASPI, ex-RCXIDNI) concernent la période d'avant la mort de Staline, les Archives d'État de Russie pour l'histoire du temps présent (RGANI, ex-CXSD) contiennent notamment les très précieuses archives du Comité central et de ses départements, dont ceux qui, sous différents noms selon les époques, supervisaient les questions idéologiques. C'est là qu'ont été trouvés, par hasard au début, des rapports adressés au Comité central par des écrivains officiels après leurs rencontres avec Sartre ou d'autres étrangers, rapports parfois accompagnés des cartes de visite distribuées par ces Occidentaux : l'idée de ce travail vient, au moins en partie, de ces découvertes.

L'ouverture de ces archives a, par ailleurs, engendré la publication, en Russie, de nombreux recueils de documents, en particulier sur l'histoire culturelle et intellectuelle. Parmi les premières parutions importantes, il y a eu celles de Denis Babitchenko et de Tatiana Gorïaïeva, puis celles préparées, d'une part, chez Rosspën dans la si précieuse collection « Culture et pouvoir de Staline à Gorbatchev », et, d'autre part, par le Fonds international Démocratie, dans l'inestimable collection « Russie. xx^e siècle. Documents », qui a rendu publics entre 1997 et 2017 plus de 12 000 documents d'archives. C'est dans cette collection que s'inclut, entre autres, le recueil *Le Pouvoir et l'intelligentsia artistique. Documents du Comité central du parti, de la Tchêka, de l'OGPU et du NKVD sur la politique culturelle, 1917-1953*, qui, supervisé par Andreï Artizov et Oleg Naoumov, permet d'éclaircir tant de points sur ces questions et cette période. Dans les années 1990 et 2000, des documents très révélateurs, parfois repris dans ces volumes, ont également été publiés dans des revues, dont *Questions de littérature (Voprosy literatoury)*, et ils étaient souvent accompagnés d'analyses adéquates⁴².

Que les archivistes soient remerciés de leurs efforts, de leur rigueur professionnelle et de leur générosité. Certes, les archives russes se sont en partie refermées, alors que celles d'Ukraine et des États baltes s'ouvraient de plus en plus. Mais, si l'accès aux archives russes et ukrainiennes semble désormais compromis à cause de la guerre déclenchée par la Russie contre l'Ukraine, les ouvrages demeurent, et les documents qu'ils incluent sont loin d'avoir été tous analysés autant qu'ils le méritent. La course – parfois un peu vaine – aux « inédits » marque sans doute une pause, ce qui permettra aussi une étude plus approfondie des archives publiées et, donc, une compréhension plus fine du fonctionnement du système soviétique.

Trois fonds intéressants se trouvent également à la Bibliothèque nationale de France (BNF), à Paris et contiennent des lettres de Léna Zonina : les fonds Sartre, Simone de Beauvoir et Nathalie Sarraute, la correspondance de cette dernière avec des écrivains soviétiques restant encore grandement inexploitée. En fait, le seul problème réel d'accès aux archives a concerné les courriers envoyés par Sartre à Léna Zonina. En effet, ce fonds a été acquis par la BNF, et Arlette Elkaïm-Sartre, légataire universelle du philosophe, en avait interdit l'accès jusqu'en 2020. Depuis la mort d'Arlette Elkaïm-Sartre

42. Pour les documents consultés dans ces publications, et non vérifiés dans les archives mêmes, les références archivistiques d'origine ont été préservées dans le livre présent, alors que le CXSD est devenu le RGANI, et le RCXIDNI, le RGASPI; en effet, ces changements d'appellations se sont parfois accompagnés de modifications dans la numérotation des fonds.

en 2016, le fonds est géré par les éditions Gallimard, et est fermé jusqu'en 2041. Les éditions Gallimard n'ont pas souhaité répondre à mes demandes répétées d'accès à ces lettres.

La fille de Léna Zonina, Macha Zonina, a toutefois lu ces lettres, en a discuté avec sa mère et en garde des souvenirs assez précis. Elle possède également des photographies, des carnets et d'autres courriers, liés à sa mère. Elle m'a ouvert ses archives familiales et a évoqué pour moi ses souvenirs avec la plus grande générosité et une très grande sensibilité. Qu'elle en soit ici remerciée très chaleureusement.

Les souvenirs rédigés par Beauvoir se sont également avérés une source précieuse, parce qu'ils aident à saisir dans quel état d'esprit l'autrice des *Mandarins* et, dans une certaine mesure, Sartre lui-même abordaient leurs voyages, mais ces souvenirs comportent des erreurs factuelles dont certaines sont dues au temps écoulé et d'autres révèlent une volonté de réécrire diverses pages jugées insuffisamment glorieuses. Plusieurs auteurs ont déjà souligné la subjectivité, voire le manque de fiabilité de ces mémoires, depuis Michel Onfray pour qui Beauvoir « écrit la légende de Sartre et sculpte la statue de son grand homme en sacrifiant toute vérité à leur mythologie⁴³ », jusqu'à Carole Seymour-Jones qui estime que Beauvoir entendait y dissimuler « la nature de sa propre sexualité », écarter les actions politiques gênantes et « se venger des autres femmes » de Sartre⁴⁴.

L'historien Jean-François Sirinelli constate plus sobrement que, pour la période de l'Occupation, ces souvenirs « sont souvent approximatifs, parfois erronés⁴⁵ ». Ils le sont aussi en ce qui concerne les séjours de Sartre en URSS, y compris sur des points très factuels, et s'avèrent d'autant plus délicats à manier que les personnalités et les styles de Sartre et sa compagne sont très différents. L'écrivain Claude Roy qui connaissait bien le couple en riait : « Quand Simone de Beauvoir raconte ses voyages avec Sartre, c'est la famille Fenouillard existentialiste. Quand Sartre les raconte, c'est un ambassadeur extraordinaire en mission qui rend compte de son enquête planétaire⁴⁶. » Néanmoins, les deux se rejoignent sur des approches et des silences communs.

Dans ces mémoires de Beauvoir, « les passages [...] les plus difficiles à traverser » sont ainsi, aux yeux de Danièle Sallenave, ceux où la romancière et Sartre « semblent peu accessibles à des interrogations sur la nature véritable du communisme poststalinien et sur les conditions de vie des écrivains, des artistes – sans parler des difficultés quotidiennement vécues par des millions de gens⁴⁷ ». Évoquant les « voyages politiques » du couple « dans un monde dont ils ne vont jamais totalement percer à jour la réalité : l'URSS⁴⁸ », Sallenave parle de « “schizophrénie” historique » et de « déni de réalité⁴⁹ ». Elle souligne plus généralement « la “tragédie” de ces intellectuels : ne pas avoir imaginé qu'on voulait peut-être les tromper et user d'eux comme des relais de diffusion des “vérités” du Parti⁵⁰ ». Sa question est claire : « Que s'est-il passé pour

43. ONFRAY Michel, *L'Ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus*, Paris, Flammarion, 2012, e-book.

44. SEYMOUR-JONES Carole, *op. cit.*

45. SIRINELLI Jean-François, *Sartre et Aron, deux intellectuels dans le siècle*, Paris, Hachette, coll. « Littératures », 1995, p. 172.

46. ROY Claude, *Somme toute*, Paris, Gallimard, 1976-2017, e-book.

47. SALLENAVE Danièle, *Castor de guerre*, Paris, Gallimard/Folio, 2008, p. 588.

48. *Ibid.*, p. 629.

49. *Ibid.*, p. 224.

50. *Ibid.*, p. 540.

que la gauche “extrême” ait pu, même en se rendant sur place, continuer pendant quelques dizaines d’années *de ne rien voir*⁵¹ ? »

À moins qu’ils aient vu beaucoup et n’aient rien voulu en dire ?

Avec d’autres sources, les mémoires de Beauvoir ont été largement utilisés dans ce livre, mais celui-ci porte bien sur Sartre et ses contacts soviétiques. D’ailleurs, si l’auteur des *Mandarins* a accompagné le philosophe dans la plupart de ses voyages en URSS, y compris pour couvrir la liaison qu’il y avait avec Léna Zonina, ni l’Union des écrivains, ni la presse, ni ceux qui rédigeaient des rapports sur les visiteurs français n’ont accordé grande attention à Simone de Beauvoir. Il est donc d’autant plus paradoxal que les mémoires de celle-ci aident à combler partiellement un vide criant : contrairement à la plupart des intellectuels occidentaux invités en URSS, Sartre n’a pas écrit une ligne sur ses voyages dans ce pays⁵².

Rien.

Et ce silence est aussi étourdissant que révélateur.

51. *Ibid.*, p. 589.

52. HOURMANT François, *op. cit.*